Ménard, David. *Poupée de rouille*. Ottawa : L'Interligne, 2018. 141 p.

En 1763, une jeune Québécoise, Marie-Josephte Corriveau, est condamnée à mort et pendue pour avoir tué son mari. Pour statuer un exemple, les autorités anglophones ordonnent que sa dépouille soit exposée dans une cage en fer à la vue de tous. Il fallut attendre cinq mois avant que les restes mortels de celle qu'on appela dorénavant La Corriveau, ne soient enterrés. Cette histoire tragique mais vraie donna naissance à de nombreux récits, légendes, chansons et représentations visuelles filmiques et/ou théâtrales. L'armature en fer qui enchaînait la victime, puis a soutenu son cadavre dressé dans la rue, a été retrouvée et identifiée en 2011, puis montrée au public à l'occasion d'expositions.

Conte poétique en inspiration libre, *Poupée de rouille* donne la parole à Marie-Josephte dans la prison où elle attend sa peine. Son soliloque désespéré s'adresse à « Mon cher Louis-Etienne Dodier, mon amour, ma vie », précisément ce mari qu'elle a brutalement assassiné. A travers cette lettre d'amour, elle retrace sa vie, son premier et son deuxième mariages, la rivalité avec sa cousine et les événements qui mènent au drame. Plus encore, elle fait part de l'intimité passionnelle qu'elle a partagée avec cet homme. La nostalgie l'accompagne et la soutient durant son incarcération.

La langue est superbe, pressée et rapide, affolée par l'amour de la jeune femme. Les images, certaines douces, d'autres cruelles, alternent et accordent à la poésie de cette narration une intensité à fleur de peau. Evoquant la cage dans laquelle son corps emprisonné se décomposera, elle se nomme « poupée de rouille ». Avant son exécution, depuis le cachot, elle voit « le ciel ouvrir ses portes aux astres recroquevillés, enchaînés » et regrette le temps où son mari et elle, éperdument amoureux, étaient « plus fous que la folie même ». A « la stridence du surplace » et à « la contemplation du gisement », elle oppose les « parfums [qui] étaient de ciel [...] et les fleurs de pommiers [qui] s'émiettaient sur le sol » lors de ses premières rencontres avec Louis-Etienne. L'émerveillement fait face à l'horreur sans toutefois effacer, à quelque moment que ce soit, la violence inouïe qui habite le récit imaginaire d'une femme qui aime (jusqu'à) la folie, qui souffre de sa condition sociale et qui doit finalement accepter l'horrible destin qui a fait d'elle une légende.

Pierre Verdié